[p. 195-211]

X

AVIÉNUS, TÉMOIN DE JULIEN POUR UNE INTERPRÉTATION ET UNE DATATION NOUVELLES DE LA *DESCRIPTIO ORBIS TERRAE* *

par Didier MARCOTTE
Professeur à l'Université de Saint-Étienne

SOMMAIRE. — *La* Descriptio orbis terrae *d'Aviénus, qui reflète dans son ensemble un même* ***syncrétisme*** *religieux que ses* Phaenomena Arati, *exprime l'attachement de l'auteur au* ***culte du Soleil****; le passage relatif à la Cœlé-Syrie offre, à propos d'****Émèse****, un écho précis au* **Misopogon** *de Julien, qui doit faire dater le poème des mois qui ont suivi le départ de l'Empereur d'Antioche pour Tarse* ***(fin février 363)****. On considère ici les circonstances politiques et le contexte religieux dans lesquels Aviénus a composé et on propose de rabaisser, en conséquence, la chronologie de son œuvre.*

EPITOME. — *In utroque operum Auieni poetae quae* Phaenomena Arati *et* Descriptio orbis terrae *inscribuntur Iuppiter et Phoebus Apollo carminum duces incentoresque* ***ad Solem deum*** *supremum aperte referunt. Tantum uero abest ut* Descriptio *illa de Dionysii Periegesi nudo modo uersa sit, ut etiam hic et illic de rebus populi Romani et sacris agat. Ita sermo de Syria* ***Emesi ciuitatis laudationem*** *affert* ***Iuliano auctore*** *(*Misopog. *cap. 357 c sqq.); quam ob rem tempus expositionis post exercitum Romanum ab Antiochia in expeditionem Persicam eductum (paulo ante* ***kal. Mart. a. 363****) conferendum est.*

Parmi les derniers poètes païens de Rome, Rufius Festus Aviénus, avec ses *Phaenomena Arati* et sa *Descriptio orbis terrae*, fait figure d'antiquaire [1]. Il ignore les accents personnels qui font goûter l'œuvre de Rutilius Namatien et, au rebours de ceux de Claudien, ses vers, dans leur prolixité, ne rendent aucun écho perceptible aux remous politiques et militaires de son temps. Ses modèles en littérature appartiennent à un passé lointain,

* Le présent article en annonce deux autres, qui seront consacrés au même poète. Dans le premier, *Aviénus, lecteur de Denys*, à paraître dans les Mélanges dédiés à Carl Deroux (Collection « Latomus »), la physionomie du modèle grec de la *Descriptio orbis terrae* et la méthode du traducteur seront examinées; le second article, qui fermera la série, situera Aviénus parmi les sources géographiques d'Ammien Marcellin.

1. Pour ces deux poèmes, les éditions de référence sont celles de Jean SOUBIRAN, *Aviénus. Les Phénomènes d'Aratos*, Paris, C.U.F., 1981 (cité désormais SOUBIRAN, *Aviénus*), et de Paul VAN DE WOESTIJNE, *La* Descriptio Orbis Terrae *d'Avienus. Édition critique*, Bruges, 1961. Pour un corpus complet des œuvres du poète, on continuera d'utiliser Alfred HOLDER, *Rufi Festi Avieni Carmina*, Innsbrück, 1887. La seule traduction française qui ait été donnée de l'ensemble est celle de E. DESPOIS et Éd. SAVIOT, dans *Rufus Festus Avienus. Description de la terre. Les régions maritimes. Phénomènes et pronostics d'Aratus et pièces diverses*, Paris, 1843 (« Bibliothèque latine-française », 2e série, éd. Panckoucke).

mais ce n'est pas là un trait qui pourrait le distinguer de ses contemporains, tel Ausone ; pour ceux qui pratiquaient l'hexamètre, en effet, l'imitation de Virgile et d'Ovide est restée de règle jusqu'à la fin de l'Antiquité. En fait, la particularité d'Aviénus réside en cela qu'il a construit sa réputation de poète sur une interprétation virgilienne et ovidienne de deux représentants de l'*epos* didactique grec [2] : Aratos de Soles, auteur, vers 260 avant notre ère, de *Phénomènes* dont la postérité a été féconde, à Rome notamment [3], et Denys d'Alexandrie, dont la *Périégèse*, composée sous Hadrien, partage avec l'*epyllion* d'Aratos l'ampleur modeste [4] et l'exceptionnelle fortune [5].

Homme de tradition, Aviénus l'a été à un titre double : en tant que Virgilien traducteur du grec, comme on vient de le dire, mais aussi en tant qu'il s'est montré fidèle aux cultes ancestraux qui ont fait la grandeur de Rome. Après Constantin, en effet, l'attachement au paganisme passait naturellement par l'exercice ouvert de la culture classique ; en considérant l'époque à laquelle nous allons, dans les pages qui suivent, assigner la *Descriptio orbis terrae*, on pourrait dire aussi que cet attachement trouvait son expression exacerbée dans les études grecques, les notions de paganisme et d'hellénisme ayant été unies étroitement par le maître du moment [6].

* * *

Les Rufii Festi étaient une ancienne famille de Volsinies, d'origine équestre, qui se réclamait du philosophe stoïcien Musonius Rufus, maître d'Épictète, et dont une des branches s'était donné le *signum* d'*Avienus* (ou d'*Avienius*) [7]. Une riche documentation épigraphique permet d'apprécier le

2. Les traits virgiliens des *Phaenomena* ont été étudiés, entre autres, par C. IHLEMANN, *De Rufi Festi Avieni in vertendis Arateis arte et ratione*, diss. Göttingen, 1909, p. 84-92 ; voir aussi SOUBIRAN, *Aviénus*, p. 67-68, et R. CALDINI MONTANARI, *Illusione e realtà nel cielo dei poeti*, dans *Prometheus*, 19, 1993, p. 206-210 (à propos du tour *similis* + participe présent). Sur les emprunts à Ovide dans les *Phaenomena*, voir SOUBIRAN, p. 68, et L. BALDINI MOSCADI, *Avieno*, Phaen. *491 : genesi di un'immagine poetica*, dans *Prometheus*, 14, 1988, p. 81-86 ; sur ceux de la *Descriptio*, voir Is. GUALANDRI, *Note ad Avieno*, Descriptio orbis, dans *Scripta philologa*, Milan, 3, 1982, p. 170 et 173.

3. Les 480 vers subsistant des *Aratea* de Cicéron ont été édités par J. SOUBIRAN, Paris, C.U.F., 1972 ; les fragments des *Phaenomena* de Germanicus l'ont été par A. LE BŒUFFLE, Paris, C.U.F., 1975. Sur cette littérature, voir E. MAASS, *Aratea*, Berlin, 1892, et A. M. LEWIS, *Rearrangement of Motiv in Latin Translation. The Emergence of a Roman Phaenomena*, dans *Studies in Latin Literature and Roman History*, IV, éd. C. DEROUX, 1986 (Coll. « Latomus », 196), p. 210-233.

4. Aratos a exercé une influence certaine sur Denys (voir MAASS, *o. l.*, p. 257 et suiv.). Leurs deux poèmes ont approximativement la même longueur : 1154 vers pour les *Phénomènes*, 1186 pour la *Périégèse* ; les versions qu'en a données Aviénus présentent une différence accentuée : 1878 et 1393 vers.

5. Aratos et Denys sont souvent associés dans la tradition manuscrite et il est probable qu'au IV^e^ siècle déjà une édition circulait, qui réunissait leurs deux textes ; voir à ce propos VAN DE WOESTIJNE, *o. l.*, p. 19, n. 1, malgré les doutes d'Is. TSAVARI, *Histoire du texte de la Description de la Terre de Denys le Périégète*, Ioannina, 1990, p. 41-42.

6. Cf. Libanios, *Orat.* XV, 25 *et al.*

7. Sur les variantes Rufus/Rufius et Avienus/Avienius, voir SOUBIRAN, *Aviénus*, p. 16-19.

pouvoir croissant de cette famille au cours des IVe et Ve siècles et fait voir que plusieurs de ses membres ont accédé aux plus hautes fonctions de l'État [8]. Trois inscriptions se rapportent à coup sûr au personnage qui nous occupe [9]. On citera en premier une dédicace métrique à Nortia, petite figure du panthéon volsinien, par laquelle Aviénus revendique une œuvre poétique d'importance (*carmina multa serens*) et déclare avoir été, à deux reprises, revêtu du proconsulat [10]. Depuis longtemps, grâce à une inscription retrouvée à Athènes, on sait que l'Achaïe a été l'une des deux provinces proconsulaires à avoir accueilli Aviénus [11]; celui-ci, d'ailleurs, dans un passage de sa *Descriptio* qu'on examinera plus bas, paraît bien faire allusion à un séjour durable en Grèce centrale [12]. Selon toute vraisemblance, enfin, l'auteur exerça son second mandat en Afrique, à en juger par une inscription de Bulla Regia (act. Hammam Darradji) signalée par Richard DUNCAN-JONES il y a quelque trente-cinq ans et restée inédite à ce jour [13], qui porte une dédicace à un proconsul du nom de Postumius Rufius Festus *signo Abienii* [14]. Si les documents énumérés ici n'offrent aucune indication chronologique intéressant la carrière du fonctionnaire, on peut tirer de deux témoignages littéraires les termes *ad quem* et *post quem* entre lesquels situer, de façon approximative, l'activité du poète. Dans son commentaire à la *Lettre de Paul apôtre à Tite*, datable de 386/7, saint Jérôme fait mention des *Phaenomena* d'Aviénus comme d'une œuvre récente [15], alors que Lactance, dans ses *Institutions divines* publiées vers 310, ne comptait pas encore notre auteur parmi les traducteurs d'Aratos [16].

La citation d'Aviénus par Jérôme est la seule qu'on ait de ce poète pour l'Antiquité tardive et le Moyen Âge, si l'on fait abstraction de quelques fragments des *Phaenomena Arati* dans quatre manuscrits de Germanicus, aux IXe et Xe siècles [17]. Une tradition des plus chiches confirme le fait qu'Aviénus n'a guère été lu avant la Renaissance italienne [18]. Trois témoins seulement peuvent être convoqués, dont deux de l'âge humanistique. Le

8. Voir John F. MATTHEWS, *Continuity in a Roman Family: the Rufii Festi of Volsinii*, dans *Historia*, 16, 1967, p. 484-509.

9. Cf. A. H. M. JONES-J. R. MARTINDALE-J. MORRIS, *The Prosopography of the Later Roman Empire (P. L.R.E.)*, I, Cambridge, 1971, p. 336-337 (= Festus 12).

10. *C.I.L.*, VI, 537; DESSAU, *I.L.S.*, 2944.

11. *I.G.*, III, 635.

12. *Descr.*, 603-604; cf. *infra*, n. 52.

13. La première mention en a été faite par MATTHEWS, *cit.* n. 9, p. 489.

14. Voir, à ce propos, *P.L.R.E.*, I, *l. l.* n. 9 (*Inscr.* 1); T. D. BARNES, *Proconsuls of Africa, 337-392*, dans *Phoenix*, 39, 1985, p. 146-147 (propose Aviénus, parmi d'autres, pour le proconsulat de l'année 339/340, qui reste sans attribution certaine).

15. Jérôme, *Comm. in Epist. Tit.*, I, 12 (*P.L.*, XXVI, col. 572). Sur ce passage, voir P. COURCELLE, *Les lettres grecques en Occident. De Macrobe à Cassiodore*, Paris, 1943, p. 48-49.

16. Lact., *Inst. diu.*, V, 5, 4-5 (cf. I, 21, 38).

17. Voir LE BŒUFFLE, *o. l.* n. 3, p. XLI-XLIII.

18. Sur la tradition manuscrite du poète, voir J. SOUBIRAN, *Sur les deux manuscrits d'Aviénus*, dans *R. Ph.*, 1975, p. 217-226. — On peut cependant admettre qu'Aviénus, avec sa *Descriptio*, a été un truchement pour Priscien, nouveau traducteur de Denys au début du VIe siècle (éd. P. VAN DE WOESTIJNE, *La Périégèse de Priscien*, Bruges, 1953).

plus ancien manuscrit est aussi le plus mutilé; il s'agit du *Vindobonensis Palatinus* 107 (V), du X^e^ siècle, dont un quaternion conserve les vers 1-1581 des *Phaenomena*. Copié sur V à une époque (le milieu du XV^e^ siècle) où celui-ci était moins incomplet, l'*Ambrosianus* D 52 *inf.* (A) donne à lire les *Phaenomena* dans leur intégralité et la *Descriptio* jusqu'au v. 1381. L'*editio princeps* du poète, enfin, parue à Venise en 1488 et fondée sur un manuscrit perdu de Georges Valla, est seule à donner une *Descriptio* complète, placée entre les *Phaenomena* (précédés eux-mêmes d'une épître versifiée à un certain Flavianus Myrmeicus [19]) et une composition en trimètres iambiques, l'*Ora maritima*, dont elle est le témoin unique [20].

Dans le petit corpus qu'on vient de détailler, les *Phaenomena Arati*, plus communément désignés du titre d'*Aratea*, sont le texte qui a le plus retenu l'attention des philologues. Les 1878 hexamètres de ce poème, dont Jean SOUBIRAN a procuré une édition exemplaire [21], constituent une amplification significative du modèle grec; ils en reproduisent l'idée stoïcienne, défendue par Cléanthe, d'un dieu (Zeus/Jupiter en l'espèce) principe et moteur du monde [22], mais ils affirment sur les qualités du dieu en question plus qu'Aratos et Cléanthe n'en ont dit. Chez Aviénus, Jupiter est véritablement devenu l'âme du monde, l'être suprême qui, comme l'a constaté récemment Hubert ZEHNACKER [23], tend à se confondre, dans le syncrétisme caractéristique du IV^e^ siècle païen, avec Hélios/*Sol inuictus*.

L'*Ora maritima*, que je citerai en seconde place à la seule fin de ma démonstration, est un traité singulier par sa facture autant que par son titre [24]. Sur le mode du périple, il devait présenter une description des côtes de l'Europe, depuis l'océan Atlantique jusqu'au Pont-Euxin; dans l'*editio princeps*, seuls subsistent, non sans lacunes, les 713 premiers vers, qui font aller le lecteur jusqu'au Rhône. Du fait de la limitation accidentelle de son objet, c'est dans la communauté savante ibérique et parmi les celtisants que l'*Ora* a suscité le plus de travaux [25], sans que le problème de l'ascendance de cette œuvre trouve sa solution. Si la forme métrique paraît bien être un lointain héritage d'Apollodore d'Athènes, promoteur de l'iambe didactique au II^e^ siècle avant notre ère [26], le catalogue des sources, aux

19. Texte chez A. RIESE, *Anthologia Latina*, II, n° 876. Le destinataire est autrement inconnu.

20. On trouve une présentation complète de la *princeps*, avec le texte intégral de sa préface, chez HOLDER, *o. l.* n. 1, p. V-X.

21. Citée *supra*, n. 1.

22. Cléanthe, fr. 537 (*S.V.F.*, I, p. 121).

23. *D'Aratos à Avienus: astronomie et idéologie*, dans *I.C.S.*, 14, 1989, p. 317-329. Cf. D. WEBER, *Et nuper Avienus. Religiöse Tendenzen in Aviens Phainomena-Übersetzung*, dans *Eos*, 74, 1986, p. 325-335.

24. Édition par D. STICHTENOTH, *Rufus Festus Avienus. Ora maritima*, Darmstadt, 1968 (avec une reproduction, en fac-similé, du texte de l'*editio princeps*).

25. Pour une bibliographie, voir en dernier lieu F. J. GONZÁLEZ PONCE, *Avieno y el Periplo*, Ecija, 1995, p. 209-217.

26. Cf. F. JACOBY, *Apollodors Chronik*, Berlin, 1903, p. 63-69. Servius attribue également à Aviénus d'avoir paraphrasé Virgile en iambes; voir C. B. MURGIA, *Avienus' Supposed Iambic Version of Livy*, dans *C.S.C.A.*, 3, 1970, p. 185-197.

vers 32-50, en associant Salluste à Hécatée de Milet[27], nous retient d'admettre l'hypothèse de la traduction d'un modèle unique.

Le préambule de l'*Ora* porte une adresse bienveillante, voire paternelle, à un certain Probus, qui doit entretenir avec le poète quelque lien de parenté[28]. On reconnaît généralement le destinataire en Sextus Petronius Probus, futur proconsul d'Afrique en 358, consul en 371 et préfet du prétoire à plusieurs reprises entre 364 et 383[29]. Né vers 330, ce personnage de haut vol aurait pu recevoir l'*Ora* en dédicace vers 350; au moins le ton qu'Aviénus met à l'aborder n'aurait-il plus été de mise après 358[30]. Or le même préambule se ferme sur une allusion explicite à la *Descriptio orbis terrae*, à laquelle on est renvoyé pour les régions négligées par l'*Ora* (v. 71-73)[31]:

> *reliqua porro scripta sunt*
> *nobis in illo plenius uolumine*
> *quod de orbis oris partibusque fecimus.*

Si l'identification de Probus est la bonne, la *Descriptio* daterait donc d'avant 350 environ. C'est là une chronologie raisonnable, communément soutenue[32], qu'un examen approfondi de ce poème doit toutefois faire écarter, comme on va le voir. Notons-le d'emblée : il ne s'agit pas, pour nous, de remettre en cause l'opinion, défendue entre autres par Jean SOUBIRAN, d'après laquelle la *Descriptio* serait bien, en date, la première des œuvres conservées d'Aviénus[33]; dans les vers qui ouvrent les *Aratea*, en effet, l'auteur déclare quitter la terre habitée pour gagner les régions astrales sous la conduite de Jupiter (v. 1-4)[34]:

> *Carminis incentor mihi Iuppiter: auspice terras*
> *linquo Ioue, excelsam reserat dux Iuppiter aethram,*
> *imus in astra Iouis monitu, Iouis omine caelum*
> *et Iouis imperio mortalibus aethera pando.*

Le lecteur ne peut manquer de reconnaître en ces termes une manière de transition entre une chorographie humaine qui vient de s'achever et une topographie céleste qu'on se propose d'entreprendre.

27. Salluste était resté une autorité en matière géographique pour son *Situs Ponti* (fr. 61-80 Maurenbrecher).

28. *Ora*, 14; 26 (*parentis credidi officium fore*); 51.

29. Voir *P.L.R.E.*, I, p. 740 (Probus 5).

30. C'est aussi le sentiment de MATTHEWS, *cit.* n. 8, p. 488.

31. Trad. : « Pour ce qui est du reste, nous l'avons traité plus en détail dans cet ouvrage que nous avons composé sur les contours de la terre et ses parties. »

32. Voir le tableau chronologique, pertinemment prudent, de SOUBIRAN, *Aviénus*, p. 38-39.

33. *Aviénus*, p. 31-33.

34. Trad. SOUBIRAN : « Jupiter va donner le ton à mon poème : protégé par Jupiter, je quitte la terre, Jupiter est le guide qui m'ouvre les hauteurs de l'empyrée; nous gagnons les astres sur l'avis de Jupiter, sous les auspices de Jupiter c'est le ciel et sur l'ordre de Jupiter c'est l'éther que je révèle aux mortels. »

* * *

Pour l'helléniste qui s'attache à l'histoire du texte de Denys le Périégète, la *Descriptio* est une pièce majeure du *stemma*, parce qu'elle est seule, avec les *Ethniques* d'Étienne de Byzance, à témoigner d'un des deux archétypes de la tradition[35]; sa place dans la littérature latine, en revanche, n'a jamais été considérée : réputée n'avoir aucun ancrage dans son temps, elle est plutôt tenue pour l'expression la plus brillante de la fortune, au Bas-Empire, de la géographie alexandrine[36].

L'objet en est défini dès l'exorde, en des termes qui ne doivent rien au modèle grec, mais qui trahissent assez, à côté d'une certaine verbosité, la technique imitative de l'auteur. De fait, ce dernier emprunte à Virgile l'articulation syntaxique de l'ouverture des *Géorgiques*[37] et s'inspire tour à tour de Manilius, de Silius Italicus, de Lucrèce et de Sénèque le Philosophe[38] pour esquisser un sommaire et lancer ses premières invocations aux dieux (v. 1-10)[39]:

Qua protenta iacent uastae diuortia terrae
et qua praecipiti uoluuntur prona meatu
flumina per terras, qua priscis inclita muris
oppida nituntur, genus hoc procul omne animantum
qua colit, Aonii perget stilus impiger oris. 5
Ardua res, Musae. Deus, en deus intrat Apollo
pectora, fatidicae quatiens penetralia Cirrhae.
Pierides, toto celeres Helicone uenite,
concinat et Phoebo uester chorus, oceanumque
carminis auspicium primum memorate, Camenae. 10

35. Cf. *infra*, n. 64.

36. Les remarques dont elle a été l'objet ne concernent en général que son rapport à la *Périégèse*; cf. Is. GUALANDRI, *Avieni e Dionisio il Periegeta*, dans *Studi Colonna*, Pérouse, 1982, p. 151-165. On tirera encore un certain profit de l'annotation de l'édition *uariorum* de N. E. LEMAIRE, *Rufi Festi Avieni Descriptio orbis terrae (...)*, dans *Poetae Latini minores, ex recensione Wernsdorfiana*, V, Paris, 1825, p. 97-396. Pour une réévaluation du poème en relation avec son temps, voir L. CRACCO RUGGINI, *« Felix temporum reparatio » : realtà socio-economiche in movimento durante un ventennio di regno (Costanzo II Augusto, 337-361 D.C.)*, dans *L'Église et l'Empire au IV^e siècle*, Vandœuvres-Genève, 1989 (« Entretiens sur l'Antiquité classique », 34), p. 184-185.

37. Virg., *Georg.*, 1, 1-6 : *quid..., quo..., quae..., qui..., quanta..., hinc canere incipiam. Vos, o clarissima mundi | lumina...*

38. Les *similia* ont été relevés par C. SANTINI, *Prefazioni, prologhi, proemi di opere tecnico-scientifiche latine*, II, Rome, 1992 (« Biblioteca del *G.I.F.* », 8), p. 951-955.

39. Trad. : « Par où sont tirées les lignes de séparation de la vaste terre, par où les fleuves roulent en avant leur cours précipité à travers les terres, où se dressent les places fameuses à l'abri de leurs antiques murailles, où, jusque dans le lointain, demeure toute cette espèce vivante qui est nôtre, voilà ce que va exposer cet ouvrage, avec le zèle inspiré d'une bouche aonienne. Affaire difficile que les Muses, mais voici qu'un dieu, voici que le dieu Apollon pénètre mon cœur et qu'il fait retentir au plus profond le sanctuaire de la prophétique Cirrha. Piérides, accourez vite de tout l'Hélicon et que votre chœur accompagne Apollon dans son chant; et évoquez d'abord l'Océan, prélude à ce poème, ô Camènes ! »

La structure même de l'exposition épouse celle de la *Périégèse* de Denys : l'Océan périphérique est présenté d'abord en ce qu'il façonne la forme extérieure de l'œcumène (v. 11-102) ; suit une description de la mer Intérieure, menée d'ouest en est le long du parallèle fondamental, qui va de Gadès au golfe d'Issos (v. 103-256) ; puis le détail des peuples de Libye et d'Europe, dressé à chaque fois d'ouest en est (v. 257-604) ; un passage en revue des îles de la Méditerranée et de la ceinture océanique (v. 605-816) ; enfin un tableau de l'Asie, de part et d'autre de la chaîne du Taurus, qui prolonge, en direction de l'orient, le parallèle de Gadès (v. 817-1393) [40].

Une comparaison rapide des deux textes fait apparaître qu'en proportion de sa taille (1393 hexamètres contre 1186 pour le modèle), la *Descriptio* accorde à l'élément religieux une place supérieure à celle que lui réserve la *Périégèse* [41]. Non seulement Aviénus n'omet aucune des références au divin que ménage Denys [42], mais il les grandit, en quelque sorte, en multipliant les épiclèses de certains dieux ou en amplifiant la relation de leurs faits. Dionysos, par exemple, qu'Aviénus appelle indifféremment Bacchus, Liber, Lyaeus et Iacchus [43], se voit prêter par lui une véritable guerre conquérante vers les confins orientaux de la terre habitée, avec l'assistance de Bellone [44], alors que Denys, à propos de l'Inde, rappelle tout au plus la geste de l'institution des cultes orgiaques de Nysa [45].

Ce sont en l'occurrence les invocations divines qui signent l'originalité de l'émule latin. Au début de plusieurs sections de sa *Périégèse*, Denys s'adresse aux Muses de manière générique en leur qualité de gardiennes de la mémoire et de garantes de l'exactitude [46]. Dans le même esprit, Aviénus en appelle aux Muses de Piérie ou de l'Hélicon, en même temps qu'aux Camènes (v. 10, 943, 1392), manifestant ainsi le bilinguisme de son inspiration [47], mais c'est sous le patronage d'Apollon/Phébus qu'il se place résolument, sans que Denys l'y ait poussé [48]. On a vu plus haut en quels termes le secours d'Apollon est exalté dès les premiers vers ; il est également sollicité quand s'amorcent les descriptions de la Libye (v. 257-258), de l'Asie (v. 817-818) et du bassin de la Caspienne (v. 895-897). L'envoi a même le ton d'un salut filial au dieu (v. 1392-1393) [49] :

40. La numérotation des vers adoptée ici est celle de VAN DE WOESTIJNE, *o. l.* n. 1.

41. Il faut faire la part des références qui relèvent de la figure de style (*Pomona* pour la terre, *Tethys* pour la mer).

42. Priscien (cf. *supra*, n. 18) en gommera délibérément une bonne partie.

43. *Descr.*, 752 ; 824 ; 1003 ; 1119-1120 ; 1128 ; 1361 ; 1365 ; 1376.

44. *Descr.*, 1361-1384 : Bellone armée du fléau vipérin et flanquée de Mavors. Rarement mentionnée à date tardive, Bellone est associée par Ammien Marcellin, XXI, 5, 1, aux campagnes de Julien en Gaule (cf. R. RIKE, *Apex omnium. Religion in the* Res gestae *of Ammianus Marcellinus*, Los Angeles, 1987, p. 25-26).

45. Dion. Per., 1152-1165.

46. Dion. Per., 62-63 ; 447 ; 715. Sur les Muses qui gardent de la « divagation », voir Chr. JACOB, *La Description de la terre habitée de Denys d'Alexandrie ou la leçon de géographie*, Paris, 1990, p. 25-28.

47. Même association dans les *Aratea*, 72.

48. Chez Denys, Apollon n'est mentionné qu'à propos de Delphes (v. 444, cf. *infra*, n. 52), de Délos (v. 527) et d'Ilion (v. 817).

49. Trad. : « Mais toi, Phébus père, et vous, troupe au nom illustre, ô Camènes, conférez de la gloire au travail aonien. »

At tu, Phoebe pater, uos clari turba, Camenae,
nominis, Aonio famam inspirate labori.

Les différentes requêtes de l'auteur visent clairement l'Apollon de Cirrha, lieu de l'inspiration poétique évoqué dès l'ouverture du poème, aux v. 6-7, et vanté une nouvelle fois à la fin du prologue des *Aratea* (v. 74-76) [50], —

Maior,
maior agit mentem solito deus, ampla patescit
Cirrha mihi et totis Helicon inspirat ab antris, —

en une formule qui est un écho très précis au vers 818 de la *Descriptio* : *totis Helicon aspiret ab antris*. Cependant, en dépit d'un emprunt patent à Sénèque [51], la référence à Cirrha n'est pas à assimiler ici à un *topos* littéraire ; on doit la mettre en relation avec les mots réservés par Aviénus à Delphes (*Descr.* 603-604), les derniers de son circuit de l'Europe, dans lesquels les commentateurs ont reconnu, à juste titre, une possible allusion à une visite que le proconsul d'Achaïe aurait rendue à l'oracle [52] :

Illic saepe deum conspeximus adridentem,
inter turicremas hic Phoebum uidimus aras.

À bien interpréter les titres et le rôle qui lui sont dévolus dans la *Descriptio*, Apollon est le dieu qui commande la marche même de ce poème, comme Jupiter commande celle des *Aratea*. De part et d'autre, les divinités sont qualifiées d'*incentor* et c'est sous leur empire que le poète peut révéler (*pandere*), aux mortels ses lecteurs, ici l'éther, là les réalités terrestres ; on rapprochera ainsi le contenu des premiers vers des *Aratea*, cités plus haut, et le tour qui introduit la description de la Caspienne et des contrées qui la ceinturent (v. 895-897) [53] :

Caucaseas arces et dumicolas Arienos
incentore canam Phoebo, Musisque magistris
omnia ueridico decurrens carmine pandam.

50. Trad. SOUBIRAN : « Plus fort, oui, plus fort que d'habitude est le dieu qui mène ma pensée ; toute grande Cirrha s'ouvre à moi, et l'Hélicon m'inspire du plein volume de ses grottes. »

51. Sén., *Oed.*, 269 : *fatidicae uatis ora Cirrhaeae.*

52. Trad. : « Là, souvent, nous avons aperçu le dieu qui nous adressait son rire ; là nous avons vu Phébus entre les autels où brûlait de l'encens. » — Sur l'emploi par Aviénus des adverbes *hic/illic*, voir H. KÜHNE, *De arte grammatica Rufi Festi Avieni commentatio philologica*, dissert. Münster, 1905, p. 28. Le modèle du v. 604 est chez Virg., *Aen.*, IV, 53 : *uidit, turicremis cum dona imponeret aris*, mais on tiendra compte aussi du fait rapporté *infra*, n. 93. — On remarquera que, dans la *Descriptio*, le « je » a pris, non sans hardiesse, la place que Denys (v. 444-446) donnait à Apollon : νηῷ ἔνι μεγάλῳ, τόθι πολλάκις αὐτὸς Ἀπόλλων | ἢ ἀπὸ Μιλήτοιο ἢ ἐκ Κλάρου ἄρτι βεβηκώς, | ἱστάμενος χρυσέης ἀναλύεται ἄμμα φαρέτρης (« Dans le grand temple où souvent Apollon en personne, tout juste arrivé de Milet ou de Claros, se tient et dénoue la corde de son carquois d'or »). Aviénus suggère-t-il, dans cette imitation, que lui-même quittait une fonction dans la province d'Asie ou de Carie ?

53. Trad. : « Les hauteurs du Caucase et les peuples qui hantent les taillis de l'Ariane, je les chanterai, avec Phébus pour me donner le ton, et, sous la direction des Muses, je ferai voir toutes choses sur mon parcours, dans un chant aux accents de la vérité. »

En fait, les deux textes paraissent bien avoir été destinés par leur auteur à former un couple ; à ce propos, on a déjà fait un sort à la déclaration liminaire des *Aratea* (*auspice terras | linquo Ioue*) ; on pourrait en faire un aussi à la tournure anaphorique de la *Descriptio*, dans l'exorde déjà cité (v. 6-7), *deus en deus intrat Apollo | pectora*, qui annonce l'exclamation *maior, | maior agit mentem solito deus*, laquelle marque la fin du prologue des *Aratea* [54]. Si Apollon peut occuper, dans la *Descriptio*, la place qu'occupe Jupiter dans le second poème, c'est en tant qu'il exerce son pouvoir sur la terre des hommes et qu'il est, par excellence, le dieu civilisateur, — le « fondateur de la terre habitée », κτίστης τῆς οἰκουμένης, comme le définit la traduction grecque, effectuée sous Auguste, de l'inscription de l'obélisque Flaminien à Rome [55]. Dans son discours *sur Hélios-Roi*, à une date qui nous rapproche davantage d'Aviénus, Julien reconnaît expressément à Apollon d'avoir assis la puissance de Rome : « C'est Apollon qui, grâce aux colonies grecques, en civilisant la majeure partie de la terre, en a facilité la soumission aux Romains [56]. »

Les correspondances textuelles qu'on vient de relever entre les deux poèmes, l'affinité des rôles que ceux-ci assignent à Apollon et à Jupiter, recevront un éclairage plus net de l'interprétation que réclament les vers 1305-1309 de la *Descriptio* [57] :

Calliope, Indorum populos et regna canamus.
Vltima terrarum tellus aspergitur Indi
fluctibus oceani, primam coquit hanc radiis sol,
sol Hyperionius, sol magni gratia mundi,
astrorum genitor, lucis sator et uigor aethrae.

Ce passage, qui introduit la dernière partie de l'exposition de l'Asie, est une adaptation très libre des vers 1107-1110 de Denys, qu'on peut ainsi traduire : « Vers la lumière du levant s'étend la terre aimable des Indiens, la dernière de toutes, sur les lèvres de l'Océan ; quand il effectue sa montée pour les travaux des bienheureux et des hommes, le soleil l'enflamme de ses premiers rayons. » Après l'adresse à Calliope, Muse de la poésie épique, Aviénus procède à un éloge du Soleil, dans lequel cet astre, qui ne reçoit chez Denys aucun qualificatif divin, partage au moins un de ses titres

54. Autre point de contact entre les deux poèmes, la mention d'Aratos, à propos de Soles, dans la *Descriptio*, 1040. — L'hémistiche fameux de Virgile, *Ecl.*, III, 60, *ab Ioue principium*, qui traduit lui-même l'exhortation liminaire d'Aratos et de l'*Idylle* 17 de Théocrite, ἐκ Διὸς ἀρχώμεσθα, a fourni à Aviénus le mot clé des vers 5-6 de ses *Aratea* (*iste paterni | principium motus*), après avoir donné à Germanicus l'amorce des siens propres ; je serais tenté de croire aussi que le chant amébée dans lequel cet hémistiche figure a suggéré à notre poète de faire se répondre, comme dans la joute de Damétas et de Ménalcas, un poème inspiré par Jupiter et un autre vantant Phébus (cf. *Ecl.*, III, 62 : *et me Phoebus amat*).

55. Le texte en est donné par Ammien Marcellin, XVII, 4, 18.

56. Julien, 152 a.

57. Trad. : « Calliope, chantons les peuples et les royaumes de l'Inde. La dernière contrée du monde est baignée par les flots de l'océan Indien ; c'est elle la première que, de ses rayons, brûle le Soleil, le Soleil fils d'Hypérion, le Soleil ornement du grand univers, lui qui engendre les astres, qui sème la lumière et donne son énergie à l'éther. »

avec le Jupiter des *Aratea* : exalté comme le dieu suprême, celui-ci est l'*aetheris ignis | astrorumque uigor, perpes substantia lucis* (*Arat.* 7-8), attribut complexe qui sonne comme une variation sur la formulation hymnique du vers 1309 de la *Descriptio*. On verra dans l'apparentement des qualités du Soleil et de Jupiter une nouvelle manifestation du syncrétisme qui allait en s'accentuant, au IV^e^ siècle et jusqu'à la génération de Symmaque, dans les cercles d'intellectuels nourris de néoplatonisme. Le langage d'Aviénus participe d'un mouvement dont on a, pour l'époque, des illustrations en nombre ; il suffira ici de citer l'*Hymne au Soleil* de Martianus Capella [58], les entretiens de Prétextat dans les *Saturnales* de Macrobe [59] et surtout le discours déjà signalé de Julien *sur Hélios-Roi* (datable de décembre 362), où le syncrétisme trouve son expression la plus radicale avec l'assimilation des figures d'Apollon, de Zeus et de Dionysos à celle d'Hélios [60].

Conçu comme l'ébauche d'un hymne, l'éloge du Soleil donné en prélude à la section indienne n'est pas isolé dans le poème. La mention du culte rendu à ce dieu par la ville d'Émèse, aux vers 1085-1089, pourrait en être l'annonce ; comme elle apparaît dans un des passages où le ton du poète est résolument personnel, celui de la description de la Cœlé-Syrie, il importe d'en analyser le contexte avant d'en apprécier la portée.

Après avoir évoqué Tripolis et Laodicée-sur-Mer (l'actuelle Latakia), aux vers 1073-1076, Aviénus s'engage cette fois dans la vallée de l'Oronte (v. 1077-1093), mais sans la désigner d'emblée [61] :

Hic nemorosa uiret Daphne loca, celsa cupressus
erigitur, ramos innectit laurus odora,
crine Dionaeo myrtus diffunditur, altae
consurgunt pinus, et caelum sibila pulsant 1080
robora, mollicomis tellus insternitur herbis.
Vrbs mediis Apamea dehinc consistit in aruis,

58. Mart. Cap., II, 185-193 ; cf. L. LENAZ, *Martiani Capellae de Nuptiis Philologiae et Mercurii liber secundus. Introduzione, traduzione e commento*, Padoue, 1975, p. 46-61.

59. Voir p. ex. Macr., *Sat.*, I, 17-24, et les analyses de H. BLOCH, *The Pagan Revival in the West at the End of the Fourth Century*, chez A. MOMIGLIANO éd., *The Conflict Between Paganism and Christianity in the Fourth Century*, Oxford, 1963, p. 207-209, et de J. FLAMANT, *Macrobe et le néo-platonisme latin, à la fin du IV^e^ siècle*, Leyde, 1977.

60. Julien, 144 b-c, 148 d ; 149 b. L'assimilation s'est opérée sous l'influence du « mithriacisme » du prince, qui est clairement affirmé en 361/362 par Himérios, *Orat.* XLI, 1 ; cf. T. D. BARNES, *Himerius and the Fourth Century*, dans *C. Ph.*, 82, 1987, p. 221-222.

61. Trad. : « C'est là que sont les bosquets verdoyants de Daphné ; c'est là que le cyprès élance sa haute cime, que le laurier enlace ses rameaux parfumés, que le myrte répand sa chevelure consacrée à Dioné. Le pin y dresse aussi la tête, le chêne y fait retentir le ciel de ses sifflements ; la terre y est recouverte d'une tendre toison d'herbe. Ensuite se présente la ville d'Apamée, au milieu des plaines et, du côté où la lumière de Phébus a, dans le lointain, ses premiers berceaux, Émèse renvoie l'éclat de ses hauts frontons. Elle déroule amplement son flanc sur le pays et pénètre les airs de ses tours qui s'appuient sur le ciel. L'*incola* y aiguise son esprit en d'illustres études, dont l'*ordo* imprègne davantage encore le sien. Enfin, ils ont pour le Soleil à la chevelure enflammée une dévotion profonde, tout au long de leur vie. Le Liban élève là ses sommets couronnés de forêts et pourtant les frontons du haut temple d'Émèse rivalisent avec eux. Là tout à côté l'Oronte fend la terre de ses eaux grises, puis va dans son errance, non loin de là, se frayer un chemin dans la ville d'Antiochus, pressant sous le poids de ses flots les arpents du terroir Apamène. »

et qua Phoebeam procul incunabula lucem
prima fouent, Emesus fastigia celsa renidet.
Nam diffusa solo latus explicat, ac subit auras
turribus in caelum nitentibus : incola claris
cor studiis acuit, <sed et> amplius imbuit ordo ;
denique flammicomo deuoti pectora Soli
uitam agitant ; Libanus frondosa cacumina turget,
et tamen his celsi certant fastigia templi.
Hic scindit iuxta tellurem glaucus Orontes,
nec procul Antiochi uagus interlabitur urbem,
praestringens undis Apameae iugera glaebae.

1087 sed et *suppleuit Cuspinianus.*

Par la nomenclature qu'ils offrent, mais aussi par leur précision complaisante, ces vers semblent n'être qu'une paraphrase fort lâche de ceux que Denys consacre à la même contrée ; dans la *Périégèse*, en effet, on passe rapidement de Laodicée (v. 915) au vallon (τέμπη) sacré de Daphné, aux portes d'Antioche, puis de là à Apamée et à l'Oronte (v. 916-920) [62] :

καὶ Ποσιδήια ἔργα καὶ ἱερὰ τέμπεα Δάφνης
[ἧχί περ Ἀντιόχοιο ἐπώνυμος Ἀντιόχεια].
Αὐτὰρ ἐνὶ μέσσῃσιν Ἀπαμείης πτολίεθρον·
τῆς δὲ πρὸς ἀντολίην κατασύρεται ὑγρὸς Ὀρόντης,
ἄσπετος, Ἀντιόχοιο μέσην διὰ γαῖαν ὁρίζων.

À l'examen, le texte des manuscrits du poète grec [63] comporte une erreur de topographie qu'on ne trouve pas chez Aviénus : l'Oronte ne coule pas, en effet, à l'est d'Apamée, puisqu'il s'interpose entre cette ville et la Méditerranée. Or, Étienne de Byzance, au VI[e] siècle, trouvait dans son exemplaire de Denys un texte différent pour le vers 919, dont il cite littéralement les quatre premiers dactyles [64] : τῆς δὲ πρὸς ἀντολίην Ἐμίσων πόλιν. On peut donc admettre, sur la foi de ce lexicographe, qu'une omission a entaché le texte de l'ancêtre commun de tous les manuscrits de la *Périégèse*, faisant disparaître la mention d'Émèse, au sud-est d'Apamée, et comme le suggère la *Descriptio*, probablement aussi celle du mont Liban [65].

Si la présence d'Émèse chez Denys paraît bien assurée, deux détails saillants de la version d'Aviénus continuent d'être originaux : l'éloge appuyé de Daphné et de ses bosquets sacrés, qui correspond aux descrip-

62. Trad. : « Et les labours de Poséidon et le vallon sacré de Daphné [là où est Antioche, qui tient son nom d'Antiochos]. Puis, parmi les villes du centre est la place d'Apamée, à l'est de laquelle dévale l'Oronte aux eaux fluides, immense, divisant en son milieu la terre d'Antiochos. »

63. Le problème de l'insertion du v. 917 dans le texte d'une partie de la tradition n'a pas à être étudié ici ; l'absence de ce vers dans les meilleurs manuscrits de Denys en trahit l'inauthenticité.

64. Steph. Byz., s.v. Ἔμισα (270, 10-14 Meineke).

65. Omission par saut du même au même, sans doute ; on peut restituer la séquence suivante aux v. 918-920 : Αὐτὰρ ἐνὶ μέσσῃσιν Ἀπαμείης πτολίεθρον· | τῆς δὲ πρὸς ἀντολίην <Ἐμίσων πόλιν – uu – u> (*hic desunt versus complures*) <– uu – uu –> κατασύρεται ὑγρὸς Ὀρόντης, | ἄσπετος, Ἀντιόχοιο μέσην διὰ γαῖαν ὁρίζων.

tions flatteuses du site chez Libanios et chez Claudien[66], et l'affirmation des vers 1086-1087 d'après laquelle l'*incola* et l'*ordo* seraient, à Émèse, également dévoués au Soleil. Sur le premier point, c'est le texte même de la *Périégèse*, où l'on n'a à déplorer aucune omission avant le vers 919, qui témoigne le mieux de l'indépendance d'Aviénus; au reste, Daphné n'a joui vraiment d'un renom universel qu'à date romaine, quand ses cyprès furent placés sous la protection directe de l'Empereur[67]. Quant aux termes *incola* et *ordo*, ils appartiennent spécifiquement au lexique des institutions municipales de Rome. Le premier s'applique normalement au résident étranger, que le grec d'époque impériale peut appeler par transposition μέτοικος ou ξένος ἐπιδημῶν[68]; mais Aviénus l'utilise ailleurs au sens générique d'« habitant »[69], emploi qu'Ammien Marcellin n'ignore pas[70]. En l'occurrence, le mot demande à n'être défini qu'en rapport avec *ordo*. Dans un contexte municipal, précisément, ce dernier terme désigne assez communément les *curiales*, ou membres du sénat local[71]. Nous connaissons la société des villes syriennes et la condition de leurs sénateurs au IVe siècle grâce à trois Antiochéens de souche, Libanios, Jean Chrysostome et Ammien Marcellin, sans oublier la contribution de Julien l'Apostat, qui séjourna dans la région de juillet 362 à février 363[72]. On sait en particulier que les notables de l'*ordo* endossaient des charges importantes (*munera* ou « *liturgies* ») dans l'organisation de la cité, auxquelles les empereurs ont essayé, à l'occasion, de soumettre aussi les *incolae* les plus fortunés[73]. Ce fait pourrait expliquer la coordination, dans notre texte, des deux mots problématiques; sous bénéfice d'inventaire, toutefois, j'inclinerais plutôt à croire que l'expression d'Aviénus est une variante un peu libre de la formule consacrée *senatus populusque*, comme l'est d'ailleurs aussi, chez Ammien Marcellin, le tour *ordo et populus*[74].

Quoi qu'il en soit de cette difficulté, Daphné et Émèse partagent la caractéristique d'être, dans la *Descriptio*, les deux places qui font l'objet des développements les plus longs: cinq vers pour l'une et l'autre, alors que Rome et Constantinople ne sont que lapidairement signalées dans des périphrases de nature archéologique, — « Lares des Romains », « rem-

66. E. a. Libanios, *Orat.* I, 262; XI, 235-239; LX (*Monodia*); Claudien, *Raptus Proserp.*, III, 370.

67. Pour une description historique du site, cf. R. MARTIN, chez A. J. FESTUGIÈRE, *Antioche païenne et chrétienne. Libanius, Chrysostome et les moines de Syrie*, Paris, 1959, p. 53-54.

68. Cf. August., *In psalm.*, 55, 9: *incolae dicuntur qui habitant in patria non sua.*

69. *Arat.*, 65 (*incola Tauri musa*); *Descr.*, 444; 1275; cf. 1173: *Elidis incola* (l'Alphée).

70. Amm. Marcell., XXII, 8, 26 (*Cimmerici... incolae Bospori*); XXIII, 6, 28 (*harum terrarum incolae omnes*); XXIV, 4, 8 (*et duarum incolae ciuitatum*).

71. Voir A. CHASTAGNOL, *Le Sénat romain à l'époque impériale*, Paris, 1992, p. 39; 293-324.

72. Sources chez A. H. M. JONES, *The Cities of the Eastern Roman Provinces*, 2e éd., Oxford, 1971, p. 226-294; sur le cas particulier d'Antioche, P. PETIT, *Libanius et la vie municipale à Antioche au IVe siècle après J.-C.*, Paris, 1955.

73. Les curiales pouvaient être en charge de l'enseignement dans la cité et du recrutement des professeurs: *C. Theod.*, XIV, 1, 1 (24 février 357); XIII, 3, 5 (17 juin 362). Voir P. PETIT, *o. l.*, p. 27.

74. Amm. Marcell., XXII, 9, 4; XXV, 9, 2. Sur les différents sens de *ordo* chez Ammien, voir J. DEN BOEFT-D. DEN HENGST-H. C. TEITLER, *Philological and Historical Commentary on Ammianus Marcellinus XX*, Groningen, 1987, p. 125.

parts de Byzas » [75], — et qu'Antioche même, dont l'Anonyme de l'*Expositio totius mundi*, actif à la fin du règne de Constance II (mort en 361), fait le siège du pouvoir impérial [76], est comme renvoyée à son origine séleucide, conformément à la façon qu'a Denys de la nommer. Pour expliquer la primauté qu'Aviénus accorde aux deux sites, il faut, en bonne méthode, interroger d'abord la *Descriptio* elle-même : or l'éloge du Soleil, aux v. 1308-1309, suffit à éclairer par contrecoup celui d'Émèse ; celui de Daphné, semblablement, peut avoir été appelé par les mentions récurrentes du dieu dont le poète géographe a fait son *incentor*. Je pense cependant que le passage tout entier, par les noms qu'il exalte et par les mérites qu'il attache à chacun d'eux, ne s'interprète vraiment que comme une réponse de l'auteur aux troubles qui, sous le règne de Julien, secouèrent toute la région d'Antioche et qui ne furent pas sans impliquer Émèse.

L'affaire à l'origine de ces incidents est fameuse entre toutes et on se contentera ici d'en rappeler les grandes lignes. Il s'agit de l'incendie qui, le 22 octobre 362, ravagea le temple d'Apollon à Daphné et détruisit la statue chryséléphantine du dieu [77]. La catastrophe connut un retentissement immédiat, dont témoignent Libanios, Ammien et Julien lui-même, que l'événement paraissait viser. Elle survint alors que l'Empereur cantonnait à Antioche avec son armée dans l'intention d'équiper une expédition contre les Perses [78]. Les préparatifs de la guerre et la présence dans les murs de contingents indisciplinés, celtes notamment, furent mal sentis par la population, que le style rude du prince philosophe n'était pas de nature à séduire. Gagnée de bonne heure par la foi chrétienne, Antioche n'accepta pas non plus les mesures que Julien, dès son arrivée en été, prit pour restaurer à Daphné le culte d'Apollon, qu'il trouvait délaissé, et pour débarrasser l'enceinte sacrée des sépultures chrétiennes qui y avaient été érigées [79]. L'ordonnance du transfert, hors du sanctuaire, de la dépouille de l'évêque Babylas déclencha dans la ville une tempête de protestations et suscita des pasquinades à l'adresse du souverain, toutes turbulences que la rumeur attribua aussitôt à des étrangers venus d'Émèse [80]. C'est dans un climat proprement insurrectionnel qu'éclata l'incendie, dont la responsabilité ne fut jamais établie, malgré les arrestations et les interrogatoires qui s'ensuivirent.

75. *Descr.*, 493-495 (cf. Dion. Per., 350-356 : Rome, « mère des villes ») ; 973 (cf. Dion. Per., 804 : Βυζάντιον). Chez Aviénus, les choses se passent comme s'il s'agissait, après Constantin, de rendre vigueur à la légende, évoquée par Diodore, IV, 49, 1, d'un Byzas régnant sur le Bosphore au temps des Argonautes ; voir G. DAGRON, *Constantinople imaginaire*, Paris, 1984, p. 136-150.

76. *Expos. tot. mundi*, 23 ; voir J. ROUCÉ, éd., Paris, 1966 (« Sources chrétiennes », 124), p. 13-14.

77. Pour un détail des faits et une analyse des sources, voir J. BIDEZ, *La vie de l'Empereur Julien*, Paris, 1930, p. 282-290.

78. Sur l'expédition, cf. G. BOWERSOCK, *Julian the Apostate*, Cambridge Mass., 1978, p. 106-119 ; Ch. W. FORNARA, *Julian's Persian Expedition in Ammianus and Zosimus*, dans *J.H.S.*, 111, 1991, p. 1-15.

79. Sur les mesures religieuses de Julien en Orient, voir G. FOWDEN, *Bishops and Tempels in the Eastern Roman Empire, A. D. 320-445*, dans *J.T.S.*, 29, 1978, p. 61-62 ; sur le « païen puritain », de façon générale, BOWERSOCK, p. 79-93.

80. Voir Libanios, *Orat.* XVI, 28-35.

Julien exprima la rancœur qu'éveillait en lui cette épreuve dans le *Misopogon*, dont Ammien fixe la composition dans la seconde quinzaine de février 363, avant le départ de l'armée impériale pour Tarse[81]. Ce texte passionné et inclassable prend tour à tour la forme de l'apologie et du libelle : défense qu'un homme de conviction opposerait à ses accusateurs ; pamphlet dirigé contre une ville, Antioche, indigne d'avoir été choisie provisoirement comme capitale d'Empire[82]. Or, à propos de la crise de Daphné et à deux reprises consécutivement, Julien y esquisse un parallèle entre les gens d'Antioche et ceux d'Émèse. Non sans cynisme, il évoque d'abord la mansuétude dont il aurait entouré ceux qui, dans la ville sainte du Soleil, s'en prirent aux lieux de culte des Chrétiens (« les tombeaux des Galiléens »), quand il prescrivit à ses sujets de redresser les temples ancestraux[83] :

> Χριστὸν δὲ ἀγαπῶντες ἔχετε πολιοῦχον ἀντὶ τοῦ Διὸς καὶ τοῦ Δαφναίου καὶ τῆς Καλλιόπης (...). **Ἐμισηνοὶ** Χριστὸν ἐπόθουν οἱ πῦρ ἐμβαλόντες τοῖς τάφοις τῶν Γαλιλαίων; ἐλύπησα δὲ ἐγώ τινας **Ἐμισηνῶν** πώποτε; **ὑμῶν** μέντοι πολλοὺς καὶ ὀλίγου δέω φάναι πάντας, **τὴν βουλήν, τοὺς εὐπόρους, τὸν δῆμον**.

Plus loin, il se prononce sur la rumeur qui imputait aux « villes voisines (...), esclaves des mêmes dieux » que lui, — Émèse au premier chef, — d'avoir fomenté les hostilités contre lui ; il constate à ce propos que la ruine d'Apollon fit la joie d'Antioche, peuple et sénat réunis, alors qu'elle provoqua l'effroi des étrangers de passage, — sans doute le personnel de la chancellerie et la suite de l'Empereur[84] :

> Πρὸς τούτῳ καὶ **τὰς ἀστυγείτονας** ἐσυκοφαντήσατε **πόλεις ἱερὰς καὶ ὁμοδούλους ἐμοί**, ὡς δὴ παρ' αὐτῶν εἴη τὰ εἰς ἐμὲ ξυντεθέντα, ὃν εὖ οἶδ' ὅτι φιλοῦσιν ἐκεῖναι μᾶλλον ἢ τοὺς ἑαυτῶν υἱέας, οἳ τὰ μὲν τῶν θεῶν

81. Amm. Marcell., XXIII, 2, 1.

82. Les modèles immédiats de cet écrit seraient à chercher dans les discours XXXII de Dion Chrysostome et XI de Libanios, selon A. MARCONE, *Un panegirico rovesciato. Pluralità di modelli e contaminazione letteraria nel « Misopogon » giulianeo*, dans *R.É.Aug.*, 30, 1984, p. 226-239.

83. Julien, *Misopog.*, 357 c-d : « Parce que vous chérissez Christ, vous le tenez pour le protecteur de votre cité, au lieu de Zeus, du dieu de Daphné et de Calliope (...). Les Émésiens, eux, réclamaient-ils Christ, eux qui ont bouté le feu aux tombeaux des Galiléens ? Or, ai-je jamais, de mon côté, harcelé des gens d'Émèse ? Dans vos rangs, c'est vrai, ils furent nombreux, ceux-là, et je devrais dire que vous êtes tous dans le cas, le sénat, les gens aisés, le peuple. » — Calliope et Zeus Kasios étaient, avec l'Apollon de Daphné, les trois divinités poliades d'Antioche : Libanios, *Orat.* I, 102 ; XV, 79 ; LX, 13 ; cf. PETIT, *o. l.* n. 72, p. 192-193 et 198.

84. *Ibid.*, 360 d-361 c : « Par dessus le marché, vous avez même dénoncé de façon calomnieuse les villes voisines, villes saintes, esclaves des mêmes dieux que moi, en prétendant qu'elles auraient suscité les pamphlets dirigés contre moi — contre moi qu'elles aiment, je le sais, plus que leurs propres fils, ces fils qui se sont empressés de restaurer les enclos des dieux et de ruiner les tombeaux des athées, tous, en vertu de la consigne que je venais de leur donner. »

« Mais revenons-en à vous. Vous avez été nombreux à ruiner les autels qui s'étaient à peine réveillés (...). Et lorsque nous eûmes débarrassé Daphné de la dépouille [de Babylas], les uns parmi vous rendirent aux dieux les honneurs qui leur sont dus (...), tandis que les autres, à l'insu ou non [des premiers], offrirent en spectacle ce brasier, qui horrifia les étrangers de passage, mais qui donna du plaisir à votre peuple et qui laissa votre sénat indifférent, comme il l'est encore aujourd'hui. »

ἀνέστησαν αὐτίκα τεμένη, τοὺς τάφους δὲ τῶν ἀθέων ἀνέτρεψαν πάντας, ὑπὸ τοῦ συνθήματος, ὃ δὴ δέδοται παρ' ἐμοῦ πρῴην (...)

Τὰ δὲ ὑμέτερα. Πολλοὶ μὲν ἐγειρομένους ἄρτι τοὺς βωμοὺς ἀνέτρεψαν (...). Ἐπεὶ δὲ ἀπεπεμψάμεθα τὸν νεκρὸν τῆς Δάφνης, οἱ μὲν ἀφοσιούμενοι τὰ πρὸς τοὺς θεοὺς ἐξ ὑμῶν ἀντέδωκαν (...), οἱ δὲ εἴτε λαθόντες εἴτε μὴ τὸ πῦρ ἔδειξαν ἐκεῖνο, **τοῖς μὲν ἐπιδημοῦσι τῶν ξένων** φρικῶδες, **ὑμῶν δὲ τῷ δήμῳ μὲν** ἡδονὴν παρασχόν, **ὑπὸ δὲ τῆς βουλῆς** ἀμεληθέν, εἰσέτι <δὲ> καὶ ἀμελούμενον.

Je propose de reconnaître dans ces deux extraits le modèle qu'a suivi Aviénus pour unir, dans son hommage à Émèse, l'*ordo* et l'*incola*, soudés comme la βουλή et le δῆμος d'Antioche[85] dans une même attitude face au divin, mais dont la commune ferveur est, en l'occurrence, le contre-pied de l'« athéisme » que l'Apostat prête au sénat et au peuple d'Antioche. Dans une description du monde, il ne pouvait être question d'adopter un ton ouvertement polémique, mais, par le biais d'un éloge, *a priori* insolite dans le contexte, d'une cité en accord avec elle-même et avec ses dieux, Aviénus pouvait, non moins efficacement que Julien, faire profession de foi païenne.

Si l'on admet que la *Descriptio* renvoie en dernière analyse au *Misopogon*, il faut évidemment la dater au plus tôt de mars 363 et sans doute exclure, par voie de conséquence, que le destinataire de l'*Ora maritima* pût être Sextus Petronius Probus, devenu trop puissant, après son proconsulat d'Afrique, pour se faire adresser un traité didactique aux manières condescendantes. Il serait vain de lui substituer ici un autre Probus; on constatera plutôt que si Aviénus témoigne de sa connaissance du libelle de Julien, la *Descriptio* a toute chance d'avoir été composée du vivant même de cet empereur, c'est-à-dire avant juin 363, date de sa mort au combat face aux Perses[86]. Il est vrai qu'une composition durant le règne de Jovien serait à la rigueur envisageable; en tout état de cause, l'allusion au zèle religieux de l'*ordo* et de l'*incola* d'une ville syro-phénicienne n'aurait plus eu de sens au-delà de l'avènement de Valentinien et de Valens, en février et mars 364.

* * *

Haut lieu de la mantique apollinienne, Daphné était tenue pour le pendant asiatique du centre oraculaire de Delphes, auquel historiens et orateurs l'ont volontiers associée, quand ils ne l'ont pas simplement confondue avec lui[87]: même beauté du site, même importance de l'élément végétal,

85. On trouve la même association des deux termes chez Libanios, *Orat.* I, 205; XXXVII, 3.

86. On trouve d'autres échos au *Misopogon* dès le printemps 363 dans les discours XV et XVI de Libanios (p. ex. XV, 55; XVI, 41); pour une évaluation de l'influence du traité sur Ammien, voir G. SABBAH, *La méthode d'Ammien Marcellin*, Paris, 1978, p. 309-311.

87. Preuve chez Clément, *Protrept.*, II, 11, 1; Amm. Marcell., XXII, 12, 8. Cf. aussi n. suiv.

même fontaine Castalie, tout invitait au rapprochement[88]. On a vu plus haut qu'Aviénus entretenait une relation particulière avec l'Apollon de Pythô; les vers qui en font état (v. 603-604) méritent d'être reproduits ici, car ils relatent une forme de théophanie, le dieu ayant signifié au visiteur, par un sourire apparu sur sa statue, sa présence dans le lieu saint[89]:

> *Illic saepe deum conspeximus adridentem,*
> *inter turicremas hic Phoebum uidimus aras.*

La situation de Delphes au IV^e^ siècle est mal connue; notre documentation se limite à quelques dédicaces de statues offertes aux empereurs par la ville elle-même, qui semble avoir renoncé à son titre de ἱερὰ πόλις à partir de Valens, soucieuse qu'elle était, peut-être, de ne plus être assimilée au sanctuaire[90]. Dans les invectives posthumes qu'il a dirigées contre son ancien condisciple Julien, Grégoire de Nazianze observe avec satisfaction que la Pythie n'est plus envahie (πληροῦται) du souffle prophétique; la mention de Castalie opérant, il glisse ensuite des flancs du Parnasse aux rives de l'Oronte, pour constater à Daphné une même désolation[91]:

> Οὐκέτι Πυθία πληροῦται οὐκ οἶδ' ὤντινων πλὴν μύθων καὶ ληρημάτων. Πάλιν ἡ Κασταλία σεσίγηται καὶ σιγᾷ, καὶ ὕδωρ ἐστὶν οὐ μαντευόμενον, ἀλλὰ γελώμενον, πάλιν ἀνδριὰς ἄφωνος ὁ Ἀπόλλων, πάλιν ἡ δάφνη φυτόν ἐστι μύθῳ ῥηνούμενον.

À leur manière, ces mots sonnent eux aussi comme un écho au passage déjà discuté du *Misopogon*, où Julien déplore l'indifférence complaisante des Antiochéens devant la ruine du temple d'Apollon. Dans la foulée des propos amers qu'on a cités ci-dessus, l'Empereur avoue qu'avant même l'incendie destructeur, le dieu lui avait signifié (ἐπεσήμηνε) la désaffection dont il était l'objet[92]:

> Ἐμοὶ μὲν οὖν ἐδόκει καὶ πρὸ τοῦ πυρὸς ἀπολελοιπέναι τὸν νεὼν ὁ θεός, ἐπεσήμηνε γὰρ εἰσελθόντι μοι πρῶτον τὸ ἄγαλμα.

88. Seule la Castalie de Daphné était un instrument de mantique. L'homonymie des deux fontaines aidant, la tradition a attribué à Julien un essai de consultation de l'oracle de Delphes (Philostorgios, *Hist.*, VII, p. 77 Berl.); cf. H. W. PARKE-D. E. W. WORMELL, *The Delphic Oracle*, II, Oxford, 1956, p. 194 (n° 476); Cl. VATIN, *Les Empereurs du IV^e^ siècle à Delphes*, dans *B.C.H.*, 86, 1962, p. 235-238.

89. Voir plus haut note 52. — Sur la ferveur pour les statues, sièges de la présence du dieu, cf. R. LANE FOX, *Païens et chrétiens. La religion et la vie religieuse dans l'Empire romain de la mort de Commode au Concile de Nicée* (trad. de *Pagans and Christians*, 1986), Toulouse, 1997, p. 167-172.

90. C'est l'avis de VATIN, *l. l.* n. 88, p. 240.

91. Grégoire Naz., *Orat.* V (*In Iul. inuect.*, II), 32: « La Pythie ne se laisse plus désormais envahir que de fables et de radotages. À son tour, la fontaine Castalie s'est tue et continue de se taire, et l'eau n'est plus instrument de mantique, mais elle suscite le rire; Apollon n'est de nouveau qu'une statue muette; le laurier n'est de nouveau qu'un végétal qu'on déplore dans le mythe. » Le discours a été prononcé au lendemain de la mort de Julien.

92. Julien, *Misopog.*, 361 c: « En tout cas, il me semblait qu'avant même cet incendie le dieu avait abandonné son temple; quand j'y suis entré pour la première fois, sa statue me l'a en effet signifié. »

Chanté par Aviénus, le rire de l'Apollon pythien pouvait, *a contrario*, être interprété comme une manifestation de la vitalité du dieu. Les temps se prêtaient aux pratiques théurgiques et on se souvenait, dans les milieux attachés aux antiques croyances, que Julien s'était précisément converti au paganisme après avoir entendu un de ses maîtres, Eusèbe de Myndos, évoquer devant lui, non sans une certaine défiance d'ailleurs, le thaumaturge Maxime d'Éphèse, capable de faire apparaître le rire sur une statue d'Hécate[93]. À la lumière de la brève et fulgurante expérience de Julien, les vers consacrés par Aviénus à Delphes, les seuls où le poète livre un peu de lui-même, sont sans doute plus qu'une allusion discrète au proconsulat d'Achaïe exercé par le clarissime; rapprochés du fugace hymne au Soleil des vers 1308-1309 et de l'hommage rendu à la piété d'Émèse, ils sont l'expression de l'adhésion franche d'un aristocrate païen à un héritage menacé d'aphasie ou, à tout le moins, d'aphonie.

93. Rapporté par Eunape (*Vitae soph.*, 475, 11 Boiss.), qui le tenait de première main (sur le séjour d'Eunape parmi les savants d'Athènes entre 364 et 369, voir R. GOULET, *Sur la chronologie de la vie et des œuvres d'Eunape*, dans *J.H.S.*, 100, 1980, p. 60-72), l'épisode appartient à la période de formation du futur Auguste et peut être situé vers 351. Julien fréquente alors les disciples de Jamblique, Édésios, puis Eusèbe, qui cherche à le mettre en garde contre les thaumaturges en lui racontant l'histoire de Maxime. L'avertissement ne contribue qu'à conduire Julien vers ce dernier : « Plongez-vous dans vos livres. Tu viens de me révéler l'homme que je cherchais. » Sur les pratiques de Maxime, qui recourt à l'encens (χόνδρον καθαγίσας λιβανωτοῦ) et aux incantations (ὕμνον περαίνων), voir M. P. NILSSON, *Geschichte der griechischen Religion*, II, Munich, 1961, p. 454-455, et RIKE, *o. l.* n. 44, p. 75-79; sur la persécution dont il a fait l'objet et sur son exécution sous Valens, voir T. ZAWADSKI, *Les procès politiques de l'an 371-372, Ammien Marcellin 29, 1, 29-33, Eunape* v. Soph. *VII, 6, 3-4*, dans *Mélanges G. Walser*, Stuttgart, 1989, p. 274-287.